

ANTHROPOGENIES LOCALES –SEMIOTIQUE

THÉORIE SÉMIOTIQUE DE LA CRISE

Résumé

Partant du fait que le signe (image ou symbole) est constitutif de l'être humain et rend compte des singularités propres à notre espèce, cet article pose les jalons d'une théorie sémiotique de la crise, qui s'écarte des modèles prévalant aujourd'hui en Amérique du Nord: homéostatique, psychanalytique et cognitif. Dans une telle perspective, qu'il s'agisse d'individus ou de civilisations, la crise apparaît comme étant une perturbation de ces systèmes de signes analogiques et digitaux qui nous traversent et nous façonnent. Est esquissée une illustration concrète de cette conception.

Question ultime: pourquoi la résistance des sciences humaines vis-à-vis du signe, paradigme pourtant si fondamental et révélateur ?

Dans la Grèce ancienne, *krisis* signifiait jugement, décision, discrimination, interprétation (des songes), mais aussi, pour la médecine hippocratique, la phase décisive d'une maladie. à partir du XVIIe siècle, par le détour de l'analogie médicale, le terme de crise en est venu peu à peu à désigner toute perturbation dans ce qui faisait figure d'organisme, de totalité vivante, tels les systèmes de croyances et de valeurs, les régimes économiques et politiques, les ensembles démographiques, le cours de l'histoire, les civilisations et individualités. En sorte qu'aujourd'hui il surfit d'évoquer la diversité des contextes où surgit le terme de crise, ou simplement de consulter n'importe quel dictionnaire, pour s'apercevoir qu'on parle de crise à des niveaux d'analyse très différents:

- *physiologique*: crise d'appendicite, d'asthme, d'épilepsie; crise cardiaque rhumatismale, etc.
- *psychologique*: crise de nerfs, de larmes; piquer une crise de colère, de rage; crise d'identité, crise conjugale, crise familiale [1]; «La crise d'originalité juvénile» (Debesse), «Adolescence et crise» (Erikson); crises de développement et crises situationnelles, être en crise, etc.
- *éthico-religieux*: la crise de la Réforme; crise de conscience, crise spirituelle ou morale, crise de la foi, crise des mœurs, etc.
- *socio-historique*: «La crise de la conscience européenne» (Hazard); la crise américaine de 1929; crise génératrice de chômage; crise politique, économique, monétaire,

diplomatique, ministérielle, internationale; crise de surpopulation; crise de l'industrie automobile, etc.

Comme le révèle l'esquisse historique de Starn (1976) dans le numéro 25 de Communications qui est tout entier consacré à la notion de crise, le terme n'a cessé de se déplacer et de proliférer en significations, mais au détriment de la rigueur sur le plan interprétatif. D'où l'alternative: abandonner la notion comme étant sans valeur scientifique ou lui donner un fondement théorique qui éclaire d'un jour nouveau les phénomènes auxquels on l'applique, notamment en psychologie, mais peut-être aussi dans d'autres secteurs. Tel a été le point de départ du présent article.

Le cheminement que nous allons suivre comporte trois étapes. Il nous faudra d'abord porter un regard critique sur quelques conceptualisations des phénomènes de crise auxquelles la psychologie nord-américaine se réfère le plus souvent. Nous tenterons ensuite de repenser les phénomènes de crise à la lumière de cet être sémiotique (faiseur de signes et façonné par eux) que nous sommes spécifiquement depuis notre apparition dans l'univers et qui, aujourd'hui, est devenu *homo semiologicus* (théoricien du signe). Et enfin, quittant le terrain forcément abstrait des considérations théoriques, nous apporterons à titre illustratif quelques notations extraites d'un entretien avec X.

1. REGARD CRITIQUE

Trois modèles de la crise prévalent actuellement: le modèle homéostatique, le modèle psychanalytique et le modèle cognitif.

1A. Modèle homéostatique

Selon G. Caplan, la crise consiste en un bouleversement de l'équilibre homéostatique d'un individu qui, confronté à une situation nouvelle, à la fois sérieuse et inéluctable, ne peut la maîtriser par ses habituels mécanismes de défense et de résolution des problèmes. Dans *Principles of preventive psychiatry* (1964, p. 38), il écrit:

«The normal consistency of pattern, or equilibrium, is maintained by homeostatic re-equilibration mechanisms, so that temporary deviations from the pattern call into operation opposing forces which automatically bring the pattern back to its previous state. In other words, the equilibrium may be said to be upset by the individual or the System being faced by a force or situation which alters its previous functioning; we call this a problem».

Sans vouloir écarter du revers de la main une telle vue des choses qui, remarquons-le, emprunte aussi à la psychanalyse et à la psychologie cognitive, il importe néanmoins de cerner le contenu précis du concept d'homéostasie et les limites de son pouvoir explicatif.

Au sens strict, il faut entendre par homéostasie les processus physiologiques par lesquels la situation matérielle et énergétique de l'organisme vivant, en tant que système ouvert à l'environnement, se maintient à peu près stationnaire à travers le temps. On doit à Claude Bernard d'avoir promu l'idée d'homéostasie par ses travaux sur la constance du «milieu intérieur» (sang et lymphe) qu'il a fait connaître en 1865 dans son *Introduction à la médecine expérimentale*, mais c'est W.B. Cannon qui, en 1932, dans *The wisdom of the body*, a forgé le terme à partir de deux mots grecs, *stasis* (état, position) et *homoios* (égal, semblable à). Depuis lors, grâce au développement de la cybernétique, les phénomènes d'homéostasie donnent lieu à des organigrammes très complexes où interviennent en chaîne plusieurs éléments: un signal d'écart entre la valeur mesurée et la norme fonctionnelle, la mise en branle d'un détecteur de perturbations qui transmet l'information à un appareil de contrôle, des boucles de rétroaction négative (négative feed-back) qui tendent à annuler ou compenser l'écart.

Si fondamental soit-il en psychologie, le concept d'homéostasie a des limites sur lesquelles von Bertalanffy (1968) a beaucoup insisté.

D'une part, les mécanismes homéostatiques ne rendent pas compte des autorégulations dynamiques qui, plutôt que de s'appuyer sur des éléments fixes, relèvent du fonctionnement global de l'organisme et permettent d'atteindre un même état final à partir de conditions initiales différentes ou par des chemins différents (principe d'équifinalité). Exemples: les processus régulateurs qui font suite à une lésion corticale ou qui, sur le plan de la morphogenèse, assurent l'obtention d'un oursin normal à partir de chaque moitié d'un oeuf ou à partir de la fusion de deux oeufs entiers.

D'autre part, les mécanismes homéostatiques laissent inexplicables les phénomènes de modification, de différenciation, d'innovation, d'évolution, de croissance, et tous les états loin de l'équilibre, propres aux systèmes ouverts, qui utilisent les matières et les énergies ambiantes pour se complexifier. Les travaux de Prigogine, récent prix Nobel de chimie, apportent à cet égard une contribution particulièrement importante (voir Prigogine et Stengers, 1979).

De ces limites étaient conscients ceux-là mêmes qui, les premiers, avaient saisi l'immense portée du concept d'homéostasie. Ainsi Claude Bernard voyait dans la constance du milieu intérieur «la condition d'une vie libre et indépendante». De son côté, Cannon a écrit: «with essential needs assured, the priceless unessentials could be freely sought» (*op. cit.* p. 323). La porte était donc ouverte à une vision large et riche, non réductrice, de la réalité vivante.

Il n'empêche que les sciences humaines, surtout durant la première moitié du XXe siècle, ont indûment transposé sur leur propre terrain les concepts physiologiques de l'époque, notamment celui d'homéostasie, et sont restées prisonnières d'une conception mécaniciste qui faisait peu de cas du caractère innovateur de la vie. Que l'on pense, en sociologie, au fonctionnalisme de Talcott Parsons, axé sur le maintien et la stabilité des structures institutionnelles. Que l'on pense aussi à la place du principe de constance dans la métapsychologie freudienne, à la définition du comportement en termes de neutralisation du stimulus dans le behaviorisme radical de Watson, au fait que l'éthologie classique de Lorenz et Tinbergen a privilégié dans le monde animal l'information tournée vers l'utile et l'efficace en négligeant la profusion extraordinaire des «surplus d'information» qui s'y rencontrent (Laroche

et Van Lier, 1973). Et c'est encore dans une perspective homéostatique que s'inscrit la sagesse de vie proposée par Selye (1974) à partir de ses recherches physiologiques sur le «syndrome général d'adaptation» au stress.

L'isomorphisme établi par Caplan entre théorie de la crise et modèle homéostatique n'échappe pas davantage au mécanisme que nous venons d'évoquer. Il ne s'agit pas d'une explication véritable, car parler de crise en termes de déséquilibre et de rééquilibration n'éclaire en rien ses ressorts intimes: on ne saisit nullement les particularités de l'existence humaine en vertu desquelles se déclenche une crise, ni en définitive ce qui fait qu'il y a crise, ni comment se résorbe une crise (Dressler *et al.*, 1976). Il ne s'agit pas non plus d'une homologie au sens où des lois identiques (lesquelles ?) sur le plan formel autoriseraient un tel rapprochement: il est clair que la résolution d'une crise -si elle se résout- ne se fonde pas sur des dispositifs préétablis, ne s'opère pas par des réactions en chaîne, ne débouche que rarement sur un retour à l'état initial, etc. En somme, il ne s'agit que d'une analogie, d'une similitude superficielle qui, pour le moment du moins, reste vide de contenu: «essentially content free», comme le dit Taplin (1971, p. 14).

1B. Modèle psychanalytique

Dans la perspective psychanalytique, une crise survient lorsqu'un événement traumatique, perçu subjectivement comme une menace en vertu de ses liens avec les traces des luttes émotionnelles qui ont jalonné l'histoire individuelle, réactive dramatiquement les éléments non résolus de conflits antérieurs latents (Cramer, 1974), dormants (Hoffman et Remmel, 1975) ou refoulés (Rapoport, 1962; 1967), auxquels vient s'alimenter l'angoisse éprouvée par le sujet.

D'emblée on s'aperçoit qu'ainsi définis, les phénomènes de crise constituent un point d'application parmi d'autres du champ théorique de la psychanalyse et sont abordés dans la cure comme n'importe quel symptôme. Mise à part la contribution d'Erikson (1950, 1968, 1978) à notre compréhension des tournants décisifs qui manquent les étapes de l'existence humaine et si l'on excepte aussi la réflexion de Kaës *et al.* (1979) sur les processus intra-subjectifs, interpersonnels et groupaux qui sont mis en jeu par l'expérience d'une rupture dans la continuité de soi, force est de constater que la psychanalyse ne nous livre sur ce point précis aucun apport véritablement neuf. En ce sens, le titre du présent alinéa est quelque peu abusif, car plutôt que d'un modèle au sens strict, il s'agit d'un simple éclairage des phénomènes de crise à la lumière de la psychanalyse.

On comprendra dès lors les difficultés auxquelles se heurte une position évaluative de notre part. Aussi nous contenterons-nous modestement de quelques remarques.

Il faut tout d'abord reconnaître que la psychanalyse, débordant dès ses origines le cadre mécaniciste où elle a pris naissance, a fait des découvertes majeures qui concernent directement notre propos. En l'occurrence: que l'être humain est conduit moins par des besoins, en quête d'objets, que par des désirs, visant des signes; que des séries hétérogènes de signes investissent les plus infimes distributions et motions du corps qui se construit à travers une histoire individuelle; que les fantasmes et imagos ont autant sinon plus d'importance dans la structuration du psychisme que les événements réels; que le moi en tant que tissu

d'identifications et foyer défensif de méconnaissance n'a qu'une unité et autonomie illusoires. Et l'on pourrait poursuivre. Mais l'essentiel est d'apercevoir que de telles découvertes constituent des clefs indispensables pour comprendre la nature sémiotique des phénomènes de crise.

Il nous semble important aussi que la psychanalyse conçoive les phénomènes de crise, non en termes d'incapacité à résoudre un problème extérieur, là devant nous, mais comme quelque chose qui se passe à l'intérieur d'un système, que ce soit à un niveau intra-personnel, inter-personnel ou trans-personnel pour reprendre la distinction de Guillaumin (1979).

Par contre, attribuer purement et simplement une crise à la réactivation d'un conflit antérieur laisse subsister bien des incertitudes. Certes, dans quelques cas, il est exact qu'il y a résurgence de conflits antérieurs non résolus que le sujet vit effectivement durant le temps de la crise (Jacobson, 1965) ou dont il se souvient après coup (Labrèche et al., à paraître). Mais il faut néanmoins se demander si l'exacerbation d'un conflit antérieur est constitutive de toute crise et si, plutôt que de jouer un rôle déterminant, cette reviviscence ne serait pas qu'un simple effet de dérive suscité par la mise hors circuit d'un noeud essentiel dans l'organisation intra-psychique de l'individu.

1C. Modèle cognitif

On sait que, depuis 1970 environ, se manifeste un intérêt croissant pour les processus cognitifs, notamment sur le plan de la modification du comportement [2]. S'inscrivant dans cette perspective, Taplin (1971) part d'un certain nombre d'observations ou d'impressions cliniques qui ont trait à la crise. En l'occurrence :

1. La vie est jalonnée de crises qui prennent place dans le processus normal d'apprentissage à travers la maturation, le développement et les interactions sociales.
2. Les crises suivent un cours défini dans le temps, en quatre phases selon Caplan, chacune ayant une qualité propre de bouleversement
- 3a. A leur phase aiguë, les crises donnent plus facilement prise à une intervention, étant donné un état temporaire de plus grande accessibilité ou suggestibilité.
- 3b. Les crises se résolvent dans le sens d'une adaptation ou d'une inadaptation.
4. Lorsqu'une crise est résolue avec succès, la probabilité de faire face efficacement à des crises ultérieures s'accroît.
5. En cas de crise, il n'est pas obligé que le support extérieur vienne de professionnels spécialement entraînés: une «figure» significative peut être à la fois suffisante et nécessaire.
6. Les aspects situationnels, notamment sous forme de changements de situation, sont susceptibles d'affecter significativement le cours de la crise.

7. Le déclenchement d'une crise implique d'ordinaire des facteurs précipitants ou des antécédents qui sont identifiables et dont la nature est généralement d'ordre situationnel ou interpersonnel.
8. La satisfaction des attentes est reliée à l'issue bénéfique de l'intervention.

Pour organiser ces observations éparées -qui sont aussi, il faut le remarquer, fort générales et relevant du sens commun, hormis le point 4 qui reste encore aujourd'hui sans l'ombre d'une preuve- Taplin propose un modèle de l'être humain en termes de «mentalistic organism», c'est-à-dire en termes d'organisme capable de percevoir, penser, se souvenir, évaluer des situations, prendre des décisions, apprendre, s'adapter au monde, se construire des cartes cognitives, traiter l'information, nourrir des attentes, etc., ce qui met en jeu l'ensemble de la personnalité.

Dans cette perspective, la crise est définie comme un blocage des processus de pensée quand survient une information -un problème à solutionner- qui est incompatible, disons en dissonance, avec la carte cognitive de l'individu. Taplin écrit :

«From these generalities, certain specific suggestions about the nature of crisis can follow. Breakdown of thinking comes through a physical or psychological 'overload', the latter a dysfunction in handling information incompatible with the cognitive map's current organization; for instance, a change of jobs or the loss of a loved one» (p. 17).

Selon lui, une telle approche ouvrirait de multiples possibilités: non seulement rendre compte des observations disponibles, mais susciter des recherches systématiques sur des constellations de variables précises, définir la crise en termes de processus centraux et la différencier de phénomènes tels que stress, période critique, points de choix ou tournants décisifs dans le développement, suggérer de nouvelles voies d'intervention en situation de crise, offrir des solutions de rechange au manque de professionnels, favoriser la prévention par l'enseignement de maîtrises de base.

De toute évidence, la visée fondamentale de Taplin est de proposer une théorie de la crise qui s'articule opérationnellement sur le corps des principaux concepts de la psychologie contemporaine et surtout de la psychologie cognitive. Entreprise intéressante dans sa visée, mais dont il importe de départager les lignes de force et les voies sans issue quand il s'agit d'élucider les phénomènes de crise.

Telle que conçue et mise en oeuvre par Ellis (1962), Beck (1970, 1976), Mahoney (1977, 1978) et Meichenbaum (1975, 1977, 1979) notamment, l'approche cognitive nous apparaît un apport considérable en ce sens qu'elle nous oblige à prendre sérieusement en considération le fait que beaucoup de crises tiennent à des *illusions* de crise. En termes plus explicites, cela signifie que devant toute crise il faut d'abord se demander si vraiment une situation a changé au point d'appeler une réorganisation du sujet ou si la dite crise relève d'une faute d'estimation du sujet à propos d'une situation peu changée ou inchangée en réalité. Nous reviendrons sur ce point, mais il est clair que les cognitions en tant qu'éléments de systèmes de croyances irrationnelles ou de modes de penser erronés prennent ici toute leur importance.

Mais cela étant dit, nous pensons que Taplin, comme d'autres d'ailleurs (Caplan, 1964; Aguilera et Messick, 1976, pour n'en citer que quelques-uns), nous accule à une grave impasse théorique en confondant «crise» et «problème»: confusion qu'attestent des expressions telles

que «strategies of problem solution», «problems to be solved», «productive problem-solving», etc. Il est vrai qu'à titre d'effets, une crise engendre des «problèmes»: s'orienter en voiture dans une ville qui nous était familière, se repérer dans le temps, établir ou même simplement maintenir des contacts avec l'entourage, organiser ses loisirs, manger ou ne pas manger ou choisir quoi manger, se décider à faire ceci ou cela, autant de tâches qui peuvent devenir difficiles et problématiques. Toutefois, en tant que telle, une crise diffère radicalement d'un problème à résoudre. Alors qu'un problème consiste en une difficulté temporaire d'un organisme non perturbé (ou peu) devant une situation nouvelle, une crise suppose quant à elle *une redistribution des systèmes constitutifs* de l'individu. En d'autres termes, la crise concerne les processus internes à cet ensemble de systèmes qu'est l'individu, tandis qu'un problème concerne le rapport du «systèmes-individu» à l'environnement physique ou sémiotique [3].

2. SEMIOLOGIE DE LA CRISE

Après l'austérité d'un recul critique qui était nécessaire pour ébranler les modèles existants et relancer la réflexion, le temps est venu de formuler un certain nombre de propositions sur la notion de crise en partant de quelques prémisses anthropologiques qui relèvent d'une théorie des signes.

2A. Prémisses anthropologiques

Les phénomènes de crise sont spécifiquement humains. Dans le monde animal, pas plus qu'on n'observe de véritables névroses ou psychoses, sinon sous forme de simulacres et en vertu d'artifices expérimentaux, il n'y a de véritables crises: uniquement des perturbations de la perception, de la motricité ou de l'humeur, des hallucinations, des réactions de faute, etc. Dès lors, il est indispensable de situer les phénomènes de crise sur fond d'horizon anthropologique.

Que peut-on dire à cet égard? En référence à *L'Animal Signé* (Van Lier, 1980), les thèmes suivants nous semblent constituer des prémisses nécessaires à une réflexion sur la crise:

1. En tant qu'état d'univers parmi d'autres, l'être humain a ceci d'original qu'il est un *animal sémiotique*, à la fois créateur de signes et intimement façonné par eux dans tous les secteurs de son existence: nourriture, territoire, travail, sexualité, etc. Telle est la meilleure définition que l'on puisse en donner aujourd'hui et d'où découle sa structure tout entière.

Il faut entendre ici par signe tout *désignant*, image ou symbole, qui se réfère à un *désigné* (objet, référent pour les logiciens) à travers un *schème mental* (*idée* fixatrice) et des *interprétants* (substituts), en impliquant un *destinateur* en interaction avec un *destinataire*. C'est le jeu entre ces six termes irréductibles et indissociables qui engendre ce qu'il est convenu d'appeler la signification.

Si le signe est le propre de l'être humain et le constitue de part en part, c'est donc en fonction des particularités de son fonctionnement qu'il y a lieu de penser les phénomènes de crise.

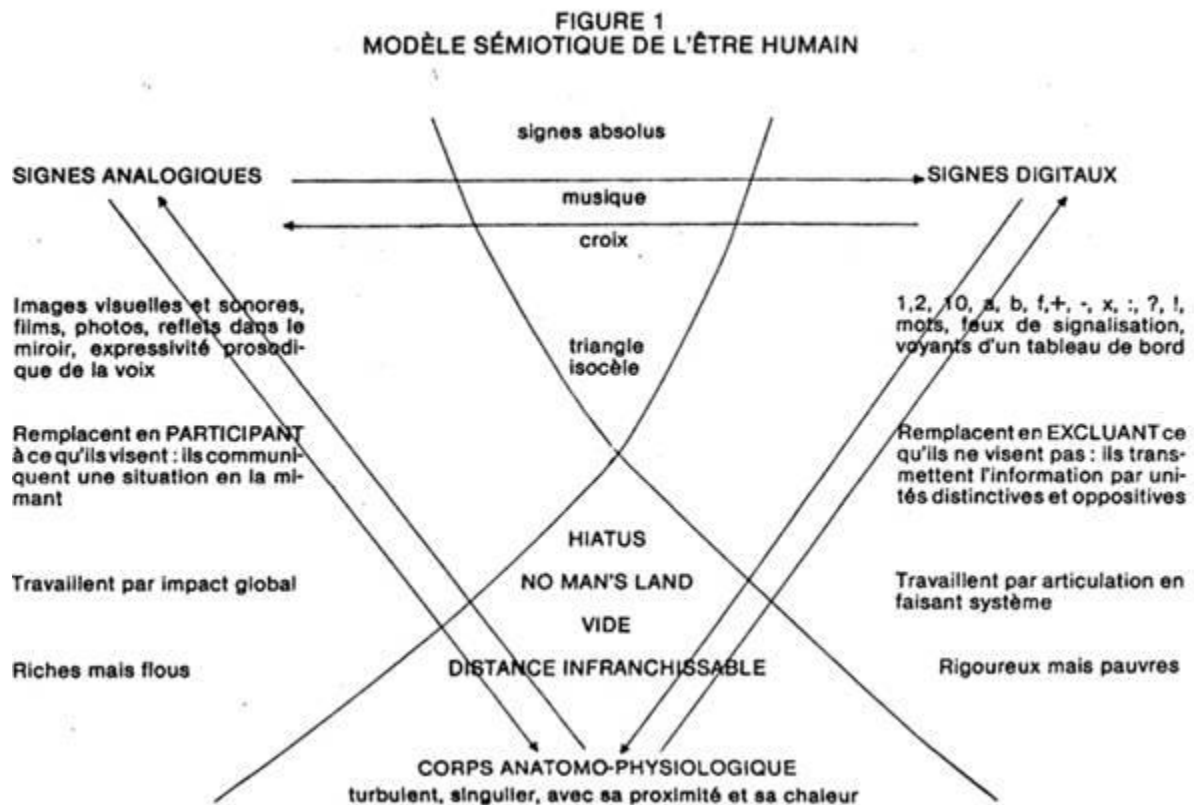
2. Par rapport aux signaux, organisateurs du monde physique, et aux stimuli-signaux, organisateurs de la vie végétale et surtout animale, les signes ont un fonctionnement très particulier. Plutôt que de se réduire à une information physico-chimique bien précise ou à tel contraste obligé de forme et de fond déclenchant dans le système nerveux un montage de réactions propres à l'espèce, ils travaillent par *remplacement à distance* (ils tiennent lieu) et par *déplacement* (ils invitent à la dérive par similitude-opposition et par contiguïté - éloignement), *avec de l'arbitraire et de l'approximation* partout, dans une effervescence qui se communique à leurs cinq corrélats.

Ainsi s'explique que l'être humain soit toujours en *décalage* par rapport au monde et à lui-même, constituant sa temporalité comme mémoire et projet, organisant son espace en proche et en lointain, capable de réfléchir et de se réfléchir à l'infini, voué au désir plus qu'au besoin, jamais satisfait ni adapté, et sans cesse susceptible de (re) (dé)bouclages imprévisibles.

C'est précisément cette *distance* introduite par le signe, qui rend possibles les phénomènes de crise chez l'être humain, ainsi chassé du paradis de la naturalité.

3. Cette distance à l'intérieur de soi, et entre soi et le monde, se creuse encore davantage dans la mesure où les signes eux-mêmes se distribuent en deux catégories rivales. Il faut distinguer, en effet, les *signes analogiques* (images visuelles et sonores telles que peintures, photographies, gestes mimétiques, reflet dans un miroir, prosodie de la voix), avec leurs qualités d'empathie et de participation, et les *signes digitaux* (symboles tels que +, -, :, a, b, f, mots et chiffres, feux de signalisation, voyants d'un tableau de bord), avec leurs qualités d'opposition et d'exclusion. En reconnaissant néanmoins des intermédiaires qui conjuguent leurs vertus opposées: signes absolus, tels que la croix, le triangle isocèle, le mandata, etc., mais aussi ce système sémiotique tout entier qu'est la musique.

Il s'ensuit, comme le suggère la figure 1, que l'être humain se saisit désormais comme *between, circulation entre trois ordres de réalité foncièrement hétérogènes et irréductibles*: le corps anatomo-physiologique (singulier, turbulent, avec sa proximité et sa chaleur), les images (isolées, indéçises, agissant par impact global), les symboles (universels, renvoyant les uns aux autres, faisant système). D'où la valeur inestimable de ces expériences de culmination intense où l'être humain, pendant un moment, tente de franchir l'infranchissable: par la conjonction sexuelle, la fête, l'extase mystique, l'illumination intellectuelle, l'effort héroïque, l'art extrême, mais aussi, plus modestement, par le sourire, le rire, le plaisir, les arts quotidiens, etc.



De ce point de vue, la crise apparaît comme une rupture de circulation, un *déphasage* entre la chair, l'imaginaire et le symbolique, ou mieux encore, comme une impuissance à faire jouer, à donner du jeu à ces trois ordres de réalité hétérogènes.

4. En quelque sorte né prématurément, incapable durant de longs mois de se nourrir et de se mouvoir, mais bénéficiant de dispositions cérébrales accrues, l'être humain est porté à chercher forme et consistance dans des doubles, images physiques ou mentales : échos ou mimes des voix et visages qui lui révèlent ce qu'il ne ressent encore que confusément (Anzieu, 1976; Laroche, 1980; Winnicott, 1974), objet transitionnel tel que ce coin de couverture dont il ne peut se passer pour dormir et qui lui assure à travers une expérience de rupture un certain sentiment de continuité (Winnicott, 1951), reflet de soi dans le miroir (Lacan, 1949), jeux imitatifs, ours en peluche ou château de sable, paysage familier de notre enfance, l'environnement tout entier comme matrice agrandie et imago généralisée (Van Lier, 1981), autant d'identifications structurantes qui vont configurer le corps propre. Plus tard, interviendront les identifications aux signes digitaux grâce auxquels le corps anato-mo-physiologique, mais aussi ses perceptions et affects, ses plaisirs et douleurs, son habitat et son milieu, vont se distribuer et s'organiser, encore que *diversement* selon la singularité des cultures, de leurs porte-parole et de l'histoire de l'individu (Fabrega, 1979).

Apercevoir que l'être humain n'est donc ni corps, ni âme, mais corps *signé*, lieu d'inscription et de résonance d'une multitude de signes et objets-signes les plus divers, c'est

comprendre du même coup que, sans unité définitive, il n'opère au mieux que des *unifications de petites boucles* fragmentairement reliables.

Et ceci nous apparaît le départ d'une réflexion directement centrée sur les phénomènes de crise.

2B. Propositions thématiques

Les énoncés qui suivent tentent de cerner l'originalité de la crise comme phénomène spécifiquement humain.

1. Les différents secteurs de l'existence humaine (langue, vêtement, nourriture, espace parcouru quotidiennement, organisation de la temporalité, rapport dedans-dehors, etc.) ne sont pas, chaque fois, des systèmes cohérents. Chacun est fait de milliers de petits systèmes locaux et transitoires.

2. Ces systèmes ne sont pourtant pas disparates. Ils donnent lieu sans cesse à des organisations plus ou moins étendues selon les circonstances et les individus. Ces organisations s'opèrent parfois volontairement, mais surtout spontanément, à travers certains foyers de perceptions, désignes, ou plus exactement de *perceptions-signes*, et cela selon des modèles sans doute différents: irradiation, chevauchement, contagion de proche en proche, opposition articulatoire, etc., dont il serait intéressant de faire quelque relevé.

3. Ces processus organisants, à un moment donné, font un certain *style* de l'individu, reconnaissable par autrui, et à travers la réaction d'autrui, par lui-même, plus modestement: un peu comme son paysage constitué, mais aussi son climat, ses vents dominants, ses humidités et ses sécheresses, etc.

4. Il y a *crise quand un des noeuds de l'organisation* d'un individu vient brusquement à manquer ou à se déplacer, entraînant la *dérive*, momentanée ou non, de l'ensemble des systèmes. Ces noeuds ou éléments forts ne jouent pas comme des axes de coordonnées, qui viendraient à s'effacer ou à être ébranlés, mais forment plutôt des *relais d'organisation* entre les éléments plus ou moins nombreux. Si une crise les fait disparaître sémantiquement (perte de la croyance, disqualification d'un concept ou d'une perception) ou physiquement et sémantiquement à la fois (perte d'un être proche, exil...), ce sont des portions diversement larges des systèmes adjacents, qui étaient justement relayés par l'élément atteint, qui vont, du moins pour un temps, être «out of joint» comme l'a écrit Shakespeare: *the world is out of joint*, dit Hamlet.

5. La crise peut bien être repérée comme état global de cette colonie de systèmes qu'est un individu humain à un moment donné, mais il n'est pas possible d'en repérer l'articulation ou les articulations, ni de savoir quelles perturbations se sont déclenchées à partir de ces articulations gommées ou déplacées, ni de savoir selon quels processus précis les inductions de «désordre» ont eu lieu. En fin de compte, ni l'individu ni son entourage ne savent pourquoi ni comment s'est déclenchée la crise, sinon de façon globale et peu exploitable pour un diagnostic

et une cure véritable. Seulement des généralités du type: la mort de ma mère, une perte d'emploi, mon divorce. Et il en va de même pour les crises de civilisation.

6. Après un certain temps, les systèmes agglomérés qui ont été mis «out of joint» par disparition ou mise hors circuit d'un élément fort vont se réorganiser à partir d'autres relais sémiotiques, du moins si les petits systèmes locaux ne sont pas trop saturés (vieillesse, stéréotypes culturelles ou individuelles trop prononcées). Une autre *concertation* des petits systèmes aura lieu. Cela peut prendre des mois ou des années. En fin de compte, personne ne saura jamais comment cela s'est fait vraiment, c'est-à-dire selon quelles voies et à partir de quels relais les systèmes restants en sont arrivés à se reboucler entre eux, que ce soit à partir d'accords partiels progressifs ou à travers des désaccords partiels, tempérés ou violents, et par là réorganisateurs, que visait la dialectique.

7. Cette description de l'absence de prise directe sur une crise (sans quoi, comme nous l'avons dit, ce ne serait plus une crise, supposant une redistribution interne des systèmes, mais un problème, difficulté temporaire d'un système non perturbé devant une situation nouvelle) correspond bien à l'expérience populaire, quand on conseille: il faut attendre, ou encore: faites un voyage, changez d'activité, déménagez...

8. La réflexion précédente signale deux types extrêmes de «solution» de la crise. D'une part, la solution par *émigration*: des malheurs en Europe, j'abandonne l'Europe et refais tout en Amérique du Sud, en pratiquant une sorte de forclusion. D'autre part, la solution par *insistance*: je reste sur place (dans mon job, dans l'appartement où j'ai vécu avec le défunt, je garde les vêtements du défunt, etc.) et j'attends que *ça* se réorganise. Les deux solutions ont des avantages et des inconvénients. La première, agissant par forclusion, rend difficiles les retours du forclos ou du refoulé, tandis que la deuxième, se prenant dans une permanence du système antérieur pourtant détruit, entretient des nostalgies (Barthes et sa mère dans «La chambre claire», «Liens immortels d'Alice Gavoty»...).

9. L'expression «que *ça* se réorganise» indique bien que la crise est du niveau de l'inconscient, et dans son déclenchement, et dans sa résolution.

10. Suite à une trop forte saturation des petits systèmes locaux, dont il a été question précédemment, il arrive que certaines crises ne se résolvent jamais et que subsiste une difficulté de vivre.

11. Il est entendu que la crise s'accompagne sans doute toujours de réactions psychosomatiques parmi lesquelles figure le stress à la Selye, mais celui-ci n'est qu'une des réalisations somatiques possibles: il y a aussi toutes les activations cutanées (aphtes et maladies de la peau), les phénomènes cardiaques et cérébraux (mal à la tempe...). à remarquer que ces réactions psychosomatiques sont parfois de *dérivation*, mais très souvent aussi de *renforcement* à l'égard de la crise. L'incoordination sémiotique, en quoi consiste cette dernière, au lieu d'être liquidée somatiquement, est au contraire positivement renforcée et détourne des moyens, parfois simples, de levée de la crise.

12. Il y a des crises qui tiennent à des *illusions de crise*: un simple signe digital ou analogique peut avoir, en effet, une telle action au niveau des désignants que le sujet croit (faussement) à des modifications importantes dans le désigné ou remet en question les lectures antérieures qu'il en a faites.

13. Cette vue sémiotique de la crise vaut, bien sûr, pour les civilisations autant que pour les individus. Le pétrole n'est peut-être plus actuellement un «problème», mais il déclenche bien une «crise» puisque sa succession de pléthores et de pénuries brise ou affecte deux des lieux de connexion fondamentaux du monde contemporain, l'automobile et les plastiques, et qu'il débouche d'ailleurs sur une crise de l'énergie, concept-clé. Tout cela étant donc beaucoup plus qu'un problème, dont les termes seraient connus, pour affecter les clés (largement inconscientes) de tous nos fonctionnements sémiotiques actuels. En sorte que personne ne peut prévoir les conséquences. D'où une redéfinition de l'attitude politique comme modestie.

3. ILLUSTRATION

Nous allons tenter d'étayer la reformulation du concept de crise en termes sémiotiques par quelques fragments d'un entretien avec X., ce qui implique que nous parcourions d'abord différents secteurs de son existence afin d'en saisir l'organisation.

3A. Nourriture

«Je sais que j'aime beaucoup manger des choses qui me rappellent mon pays natal. Une autre dimension, c'est qu'il y a certainement des choses que j'aime parce que, très jeune, je les ai mangées. Ainsi, ma mère faisait très bien la tarte aux pommes. J'ai même une hiérarchie de tartes aux pommes: celle de ma tante, qui était même meilleure que celle de ma mère, puis celle de Mme B. qui, au Canada, est une des meilleures que j'ai mangée, et celle de Thérèse M. J'aime beaucoup la viande, un rôti de veau par exemple, assorti de crudités, mais je n'aime pas -en quoi je diffère de ma femme- manger des restes de rôti froid. Il y a des choses que je mange très peu ici parce que, quand je rentre dans mon pays, mon père va acheter dans un petit village des saucisses qui sont vraiment exceptionnelles, et il est difficile d'en trouver ici qui aient cette qualité là. Contrairement à ma femme qui appréciera d'aller dans un restaurant mexicain, ou quelque chose comme ça, je suis très peu expérimentateur sur ce plan-là. En général, je peux déjà dire ce que je vais prendre dans le restaurant où j'irai... La cuisine exotique ne m'apparaît pas désagréable..., mais j'attendrai un an avant de refaire l'expérience, j'introduirai des cycles très longs, après quoi cela me plaira de nouveau. Je suis très élitiste: dans ma hiérarchie, il y a la cuisine française, puis la cuisine italienne, et dans ce sens je reste assez fidèle. C'est évident que pour moi, comme pour beaucoup de monde, c'est très social de manger, et je serais dans un cadre affectif ou social très en confiance, éventuellement je... mais j'ai déjà été très impoli, comme quand un de mes anciens camarades de collège a voulu me faire plaisir en m'invitant à dîner avec des escargots... je sais déjà que probablement je ne mangerai jamais des escargots de toute ma vie. Les huîtres, je ne trouve pas ça extraordinaire, j'ai des associations d'idées, pour moi ça reste du crachat, c'est un

crachats améliorés, et je ne surmonte pas ça. Je sais que j'ai fait une fois quelque chose d'un peu spécial: mon père m'avait emmené dans un restaurant manger des anguilles au vert, et j'avais apprécié tant c'était bien préparé, mais j'avais peut-être onze ans et je ne me rendais pas compte de ce qu'était une anguille -mais avec l'image de l'anguille- il m'est déjà arrivé en nageant de frôler une anguille -je n'aime pas ça, c'est une sensation de visqueux... le visqueux est quelque chose que je n'aime pas beaucoup... (il rit), pas plus dans ma bouche que dans ma vie...»

On aperçoit combien ce secteur d'existence qu'est la nourriture est traversé chez X. par des signes et objets-signes: traditions culinaires de son pays natal, souvenirs d'enfance, personnes significatives (mère, tante, père, épouse - dont il se démarque -, amie, etc.), mais aussi images et associations d'idées (anguille comme viscosité, huître comme crachat). Autant de perceptions-signes qui distribuent ses préférences, comme également ses rejets. Avec des hiérarchies (tarte aux pommes; cuisine française/italienne), et aussi des oppositions (ici et là-bas), des compatibilités (cuit et cru) et incompatibilités (rôti chaud - froid), etc. Peu de place à l'aventure, à l'imprévu, et les rares expérimentations passent par une mise en confiance de la part de figures chaleureuses.

3B. Vêtement

«J'aime les vêtements où je suis assez à l'aise et qui conviennent dans le milieu que je suis appelé à rencontrer, et cependant je trouve une très grande logique en continuité avec mes préférences pour les aliments. C'est-à-dire que pour les vêtements j'ai une hiérarchie tout aussi évidente et un même malaise par rapport à ce qui se fait ici. Ma hiérarchie est très claire-, c'est que je m'habille n'importe comment, mais je sais en même temps que quand je me sens très bien, que je me donne la permission d'aimer les choses et que j'ai de l'argent pour le faire, il y a des choses qui sont pour moi plus chic que d'autres-. Je sais, par exemple, que le bleu me va relativement bien (cela me rappelle qu'un jour, les participants d'un groupe m'ont dit qu'ils me voyaient «dormir dans des draps bleus» - j'aime aussi la luminosité des ciels bleus.- comme une sorte de pureté...). Je sais que, quand j'entre dans un magasin pour m'acheter des souliers, je sais déjà qu'il y a trois ou quatre souliers qui me plaisent plus. Et quand je dis que j'éprouve ici une insécurité, c'est que je fais de meilleurs achats dans ma capitale natale parce que là je sais tout de suite où trouver exactement ce que je veux, et c'est d'ailleurs toujours à peu près les mêmes choses... Il y a aussi le fait qu'à certains moments, si je suis habillé comme ça me plairait, je dois assumer une distance par rapport au goût recherché ici et qui est différent. Alors, parfois, je désinvestis, je me dis qu'il vaut mieux s'adapter au contexte actuel, que si je suis comme j'aimerais être je vais être perçu d'une manière distante, donc j'évite ça... parce que probablement je ne suis pas encore arrivé au point où je peux assumer la différence en étant à l'aise... Il y a un paradoxe. C'est qu'il y a des périodes de ma vie où, étant dans un état d'éveil ou dans un contact privilégié avec quelqu'un d'important pour moi, j'aime bien manger et m'habiller. Par contre, quand je ne suis pas très actif dans le monde, quand je ne suis pas en contact avec quelqu'un de significatif pour moi, quand je vis plutôt une espèce de dérive en attendant que les choses se replacent, je vais avaler mes repas

en supprimant toutes les hiérarchies et je peux aussi être très mal habillé, m'en foutre complètement, mettre un pantalon avec un trou, et garder de vieilles choses pendant longtemps...»

Ces quelques extraits revêtent un certain isomorphisme entre les secteurs vestimentaire et alimentaire dans l'existence de X. Des éléments forts, ce que nous avons appelé des noeuds, des relais d'organisation, commencent à se profiler: 1° le recours à des hiérarchies fermes et limitées dont il a une vision très claire; 2° une référence privilégiée au pays natal avec opposition articulatoire entre le «ici» et le «là-bas»; 3° le rôle déterminant de la consistance de son insertion dans le monde et de la qualité des relations qu'il entretient. Certes, dans le secteur vestimentaire qui, beaucoup plus que le secteur alimentaire, expose publiquement l'individu au regard d'autrui, on constate que X. peut se départir de ses goûts préférentiels, mais c'est précisément de crainte que l'affirmation de sa différence ne devienne source de distance entre les autres et lui. Ce qui montre bien qu'entre les relais d'organisation eux-mêmes, il y a des connexions légères (et donc des aménagements possibles entre les secteurs d'existence): solitude du déracinement - valorisation des réseaux interpersonnels, capacité d'être atteint «partout en même temps» au niveau de son insertion dans le monde - nécessité d'établir des échelles de valeur stables dans les secteurs vitaux, goûts préférentiels - maintien du contact, etc.

3C. Travail

«On dirait que j'ai besoin de certains secteurs où il y a beaucoup de stabilité afin de pouvoir expérimenter dans d'autres. Sur le plan du travail, je pense avoir pris des risques, j'ai abandonné des domaines où j'avais mes points de repère, ma hiérarchie établie, pour en aborder d'autres en acceptant de ne pas être compétent pendant deux ou trois ans- évidemment, ma préoccupation constante a toujours été ce qui touche à la vie communautaire... Quand je suis dans un tissu humain déterminé, très vite il faudra que je fasse une première radiographie du quartier, je vais interroger les enfants de différentes familles, je sais exactement ce que les gens pensent, ce qu'ils lisent, ce qu'ils mangent, leur budget de vacances, et c'est important pour moi, ce n'est pas une curiosité mal placée, pour moi le plus important c'est de mettre des gens en relation... pour moi ce qui est vivant c'est ce que les personnes échangent entre elles... il y a pour moi comme une saveur, une créativité de vie, dans la contribution à des réseaux vivants». Je crois qu'à l'origine de ma construction de réseau social, il y a le fait que, très jeune enfant, je ne trouvais pas agréable d'être chez moi et j'étais toujours ailleurs, j'allais chez des gens différents, je faisais une espèce de circuit où j'avais mes quinze personnes à rencontrer, et j'avais même une petite boîte où il y avait des fiches... déjà à l'époque je faisais des hypothèses sur l'évolution future des gens. Il y a aussi le fait que souvent j'accompagnais mon grand-père qui était imprimeur et fréquentait des milieux politiques différents parce qu'il faisait des affiches pour les campagnes électorales. C'est un homme que j'admirais beaucoup et qui me faisait rencontrer des tas de gens...»

Les «noeuds» ou «relais d'organisation», dont nous avons entrevu dans le paragraphe précédent qu'ils liaient et apparentaient des secteurs tels que «nourriture» et «vêtement»,

semblent donc avoir aussi des connexions, mais différentes, avec le secteur «travail»: c'est d'eux, en effet, que dépend la stabilité nécessaire pour libérer un espace ouvert à des remaniements, à des transformations, à des prises de risque. En termes concrets, X. se sent suffisamment à l'aise pour expérimenter et innover sur le plan du travail quand, par ailleurs, il dispose de quelques axes solides, s'éprouve en résonance avec l'espace-temps subjectif de ses origines, se trouve dans un environnement social significatif et est en situation d'exercer sur la plupart de ses choix un contrôle personnel. Quant à son insistance très pathique sur les «réseaux vivants», sur ce qui est de l'ordre du relationnel, elle annonce bien le principal relais d'organisation qui, mis «out of joint», sera au départ de deux crises majeures.

3D. Out of joint

«J'ai eu deux périodes de crise majeure, d'abord à 20 ans, puis à 35 ans, et ce qui s'est produit, c'est à peu près la même chose chaque fois. Au point de départ, j'ai une souffrance parce qu'une relation meurt, un lien très important se brise, par l'éloignement, la disparition effective, ou par le renoncement. Donc, une très grande solitude, et à ce moment-là, je suis tenté de prendre de mauvaises décisions qui consistent à me plonger dans un dynamisme social moins impliquant, mais où il y a trop de volonté d'oubli... j'ai tendance à me laisser mal conseiller, je deviens plus vulnérable à l'influence de figures grand-paternelles ou équivalentes même si je sais qu'au fond c'est moi qui ai raison, et je m'embarque dans des démarches qui n'ont pas de validité en soi ou risquent de ne pas en avoir. Et alors, c'est l'impasse. J'ai perdu toute maîtrise sur la situation. Tous les systèmes se sont grippés à la fois. Je devenais impropre au contact social, je fuyais tout le monde... dans un sens extrêmement physique puisque j'en étais même arrivé à regarder s'il n'y avait personne dans le couloir quand je sortais de mon bureau. Je n'avais plus du tout de hiérarchies. Je ne mangeais plus, j'avais une angoisse d'entrer dans un restaurant, j'avais l'impression que les gens voyaient que je n'étais pas bien. Ce qui me désespérait le plus, c'est que je ne parvenais plus à écrire à des personnes que j'aimais beaucoup. Je n'avais plus de notion du temps ni de l'espace. Le jour où j'ai été le plus effrayé, c'est quand j'ai vu mes parcours dans la neige- j'étais sorti, je me dis: non je ne peux pas aller là parce qu'ils vont voir que je ne suis pas bien, donc je vais retourner, je ne vais tout de même pas retourner parce que si je retourne je vais me déprimer encore plus, donc je vais quand même y aller, mais non je vais revenir, et alors je voyais mes traces dans la neige, alors ça c'était la cote d'alarme la plus élevée... Et évidemment, la première fois que je suis entré en crise, ou bien je pensais devenir fou, ou bien je pensais me suicider, car au fond je n'avais plus de contrôle, je ne savais pas où ça allait se terminer, et c'est ça qui m'angoissait énormément. La deuxième fois au contraire, je savais mieux que c'était un désordre transitoire, mais le problème c'était le temps que ça prendrait...»

Ces propos sont particulièrement révélateurs en ce sens qu'ils nous donnent une idée très sensible de la dérive entraînée de proche en proche, d'abord dans le système relationnel comme tel, puis dans les systèmes adjacents (nourriture, espace-temps, etc.), par la mise hors circuit d'un noeud d'organisation: ici, la rupture d'un lien fortement investi. Point n'est besoin d'autres

commentaires, nous semble-t-il, car le récit très réflexif de X. apporte par lui-même un éclairage suffisant. Ajoutons néanmoins que ces deux crises ont duré de longs mois, que la première s'est résorbée par un bombardement de médicaments qui laissent à X. l'impression de ne pas avoir participé lui-même à sa propre restauration, que la seconde s'est conclue suite à une démarche spontanée, d'ordre relationnel, pour que X. reprenne une activité sociale à laquelle était resté attaché le renom de sa compétence.

4. CONCLUSION

On doit s'attendre à ce qu'une théorie sémiotique de la crise rencontre des résistances qui ne sont pas seulement celles qui s'attachent à toute vue moins habituelle.

C'est que l'homme occidental s'est conçu longtemps comme un Moi ou un Soi, interprété selon l'extériorité de phénomènes physiques et physiologiques ou selon l'intériorité de ce qu'il a appelé le vécu. Il est donc porté à croire que, si crise il y a, elle engage son corps ou sa psyché, et il se flatte pour autant de pouvoir la surmonter «lui-même», ou grâce à cet autre lui-même qu'est le thérapeute. Reconnaître que la crise tient en dernier ressort dans la perturbation de systèmes de signes analogiques ou digitaux, dont les compatibilités locales et transitoires nous constituent, dont certains fragments sont plus ou moins contrôlables par les points de vigilance et de réflexion des systèmes que nous sommes, mais dont la plupart des séries et des suites leur échappent largement, c'est une conversion exigeante.

Sans jeu de mots, il se pourrait que l'attitude à l'égard de la crise soit l'essentiel de la crise de civilisation actuelle. L'humanité en est arrivée à un point où elle dispose de moyens si puissants de modifier son environnement qu'elle est de plus en plus responsable, non moralement mais factuellement, de ses destinées politiques, économiques, voire biologiques. Cette responsabilité est telle qu'il pourrait devenir nécessaire pour les êtres humains de savoir suffisamment ce qu'ils sont, et en particulier pourquoi ils entretiennent certaines discordes et concordes, et les ressusciteront probablement toujours. Non pour trouver des remèdes miracles à leurs états, ni pour construire entièrement leur avenir, dont tout montre qu'il est peu constructible biologiquement et sémiotiquement, sinon après coup. Mais pour estimer moins mal ce que les populations de signes qui nous constituent nous permettent d'actions modestes et nous déconseillent de confiances vaines. Il se pourrait que notre espèce soit arrivée à un moment où disposer d'une définition la moins incorrecte possible d'elle-même ne soit plus seulement une satisfaction spéculative, mais une requête de cette espèce comme telle.

Nous avons essayé de montrer qu'envisager l'être humain comme le mammifère signé et la crise comme phénomène sémiotique serait un premier pas en direction de cette exigence.

Références

- AGUILERA, Donna C., MESSICK, Janice M. (1976). *Intervention en situation de crise. Théorie et méthodologie*. Saint-Louis/Toronto: The C.V. Mosby Company, 2e édition.
- ANZIEU, D. (1976). L'enveloppe sonore du soi. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 13, 161-179.
- AVARD, Jacqueline (1981). Complémentarité des thérapies cognitive et comportementale. *Psychologie médicale*, 13 (1). 69-88.
- BATESON, G. (1972). *Steps to an ecology of mind*. New York: Chandler.
- CANNON, W.B. (1932). *The wisdom of the body*. New York: Norton.
- CAPLAN, G. (1964). *Principes of preventive psychiatry*. New York: Basic Books, Inc., Publishers.
- CRAMER, B. (1974). Interventions thérapeutiques brèves avec parents et enfants. *Psychiatrie de l'enfant*. 17 (1), 63-117.
- DRESSLER, D.M., DONOVAN, J.M., GELLER, Ruth A. (1976). Life stress and emotional crisis. The idiosyncratic Interpretation of life events. *Comprehensive psychiatry*. 17, 549-558.
- ELLIS, A. (1962). *Reason and emotion in psychotherapy*. New York: Stuart.
- ERIKSON, E.H. (1950). *Childhood and society*. New York: Norton.
- ERIKSON, E.H. (1968). *Identity: Youth and crisis*. New York: Norton.
- ERIKSON, E.H. (1980). On the generational cycle. An address. *The International Journal of Psychoanalysis*, 61, 213-223.
- FABREGA, H. (1979). Neurobiology, culture, and behavior disturbances. An integrative review. *The Journal of Nervous and Mental Disease*, 167 (8), 467-474.
- FERNANDEZ-ZOILA, F. (1980). Ruptures temporelles par sommation. Introduction à la psychopathologie de l'événement temporel. *Le Travail Humain*, 43 (2), 337-351.
- GUILLAUMIN, J. (1979). Pour une méthodologie générale des recherches sur les crises. In R. Kaes et al. (Eds.): *Crise, rupture et dépassement*. Paris: Dunod, Collection «Inconscient et culture».
- JACOBSON, G.F. (1965). Some psychoanalytic considerations regarding crisis therapy. Presented at the Annual Meeting of American Psychoanalytic Association, 30 avril, New York.
- HOFFMAN, D.L., REMMEL, Mary L. (1975). Uncovering the precipitant in crisis intervention. *Social casework*, 56, 259-267.

KAES, R. et al (1979). *Crise, rupture et dépassement*. Paris: Dunod, Collection «Inconscient et culture».

LABRECHE, Jocelyne, SAINT-GERMAIN, Gisèle, DAUNAIS. J.-P. (à paraître). La résurgence d'un conflit dans la situation de crise: une orientation psycho-dynamique. Université de Montréal, Département de psychologie.

LACAN, J. (1949). Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique. Communication au XVI^e congrès international de psychanalyse à Zurich, reprise dans *écrits* (1966). Paris: Seuil, Collection «Le champ freudien», pp. 93-100.

LAROCHE, J.-L., VAN LIER. H. (1973) Zoopsychologie. *Encyclopaedia Universalis*, 16, 1078-1080.

LAROCHE, J.-L. (1980). Les effets structurants du langage maternel. In J.-F. Saucier (Ed.): *L'enfant*. Montréal: Presses universitaires, pp. 43-68.

MAHONEY, M. J. (1974). *Cognition and behavior modification*. New York: Ballinger Press.

MAHONEY, M.J. (1977). Reflections on the cognitive-teaming trend in psychotherapy. *American Psychologist*, 32, (1), 5-13.

MALONEY, E.M. (1971). The subjective and objective definition of crisis. *Perspectives in Psychiatric Care*, 9 (6), 257-268.

MEICHENBAUM, D. (1975). Towards a cognitive theory of self-control. In G. Schwartz, D. Shapiro (Eds.): *Consciousness and self-regulation: advances in research*. New York: Plenum Press.

MEICHENBAUM, D. (1977). *Cognitive-behavior modification*. New York: Plenum.

MEICHENBAUM, D. (1979). *Cognitive-behavior modification news terrer*. Unpublished manuscripts. University of Waterloo, No 4.

MORVAL, Monique (1980). Le cycle de vie familiale: crises et adaptation. Communication au colloque «Famille, école du futur» organisé par SROH et le Ministère Santé et Bien-être Social du Canada.

PRIGOGINE, II, STENGERS, Isabelle (1979). *La nouvelle alliance*. Paris: Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines.

RAPOPORT, Lydia (1962). The state of crisis: some theoretical considerations. *Social Service Review*, 36. 211-217.

RAPOPORT, Lydia (1967). Crisis oriented short-term casework. *Social Service Review*, 41, 32-43.

SELYE, H. (1974). *Stress sans détresse*. Montréal: éditions La Presse.

STARN, R. (1976). Métamorphoses d'une notion. *Communications*, 25, 4-18.

TAPLIN, J.R. (1971). Crisis theory: Critique and reformulation. *Community Mental Health Journal*, 7, 13-24.

VAN LIER, H. (1980). *L'animal signé*. Bruxelles: Vander.

VAN LIER, H. (1981). Environnement et feuilletage. Préface à J. MORVAL, *Introduction à la psychologie de l'environnement*. Bruxelles: Dessart & Mardaga, Collection «Psychologie et sciences humaines».

VON BERTALANFFY, L. (1968). *General System theory*. New York: Braziller.

WINNICOTT, D.W. (1953). Transitional objects and transitional phenomena. *The International Journal of Psychoanalysis*, 34 (2), 89-97.

WINNICOTT, D.W. (1974). Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*. 10, 79-86.

Notes :

[1] à signaler ici les recherches de Monique Morval professeur au département de psychologie de l'Université de Montréal sur les crises d'adaptation aux différentes phases de la vie familiale. Voir sa communication, 7980

[2] Sur ce point d'actualité, on peut se référer au remarquable article de Jacqueline Avard (1981) qui, confrontant la thérapie dite «cognitive» et la thérapie dite «comportementale» sur le plan de la théorie, de la recherche et de la pratique, avance l'hypothèse d'une complémentarité souhaitable.

[3] C'est ce qu'a très bien aperçu Fernandez-Zo11a (1980) dans sa brillante étude sur la psychopathologie de l'événement temporel: «Si le milieu est source de perturbation, écrit-il, c'est dans «l'intra-soi» que les troubles s'engendrent, et leur matérialité s'installe à l'intérieur du soi entre soi-même et soi-même: le soi cesse d'être le même sans pourtant être un autre» (p. 338).

LAROCHE, Jean-Louis, Université de Montréal

VAN LIER, Henri, Institut des Arts de diffusion, Bruxelles

Théorie sémiotique de la crise

Revue québécoise de psychologie, 3 (2), 1982